

Catherine SCHNEIDER, *Bibliothèque idéale des mets et des mots. Parler, boire et manger dans l'Antiquité, d'Homère à Fortunat, évêque de Poitiers*, Paris, Les Belles Lettres, 2021, 480 p.

La présente anthologie ne couvre pas moins de quatorze siècles de littérature (du VIII^e siècle avant J.-C. au VI^e siècle après J.-C.) : composée de trente-quatre entrées, elle constitue un parcours à la fois chronologique et thématique fondé sur des extraits illustrant, chacun à sa manière et en fonction des différents auteurs sélectionnés, l'articulation entre des textes centrés sur la nourriture et ses diverses pratiques ainsi que les mots les accompagnant. D'où le titre à la fois érudit et ludique de cet ouvrage - *Bibliothèque idéale des mets et des mots*, qui s'efforce de mettre en évidence cette articulation, et ce d'autant que « les sociétés antiques ne conçoivent pas la nourriture comme un plaisir solitaire ; le repas y est, tout au contraire, un espace d'échange et de partage » (p. 9). Et l'auteure de préciser : « Cette convivialité ne peut naître pour les anciens que de l'union harmonieuse des mets, simples ou raffinés, offerts aux convives, et des mots qui en sont comme le nécessaire et précieux assaisonnement » (p. 9). Le lecteur, qu'il soit un spécialiste d'un des auteurs présents dans ce vaste corpus textuel ou simple amateur curieux d'Antiquité - le public cible semblant être un lectorat très étendu et très varié étant donné la dimension généraliste de l'ouvrage -, est pour ainsi dire prévenu dès l'avant-propos : « À table, qu'on le veuille ou non, tout se fait, tout se dit, tout se vit » (p. 10), comme en témoignent les passages sélectionnés qui permettent à tout un chacun de se replonger dans des pages célèbres d'auteurs connus et reconnus, par exemple Homère, Platon, Horace, Sénèque, Martial, Plutarque, Pétrone, Apulée. À cela s'ajoute la possibilité de (re)découvrir d'autres plumes issues de l'Antiquité plus tardive (qui nous sont souvent moins familières), comme Athénée de Naucratis, Philostrate ou encore les Pères du Jura. L'on comprend ainsi aisément que l'objectif poursuivi par ce volume de compilation et de vulgarisation est double : constituer, par un vaste spectre textuel, à la fois un ouvrage de consultation ponctuelle au gré d'un intérêt pour un auteur ou un thème donné, et un tremplin fertile en vue d'éventuelles recherches s'appuyant sur ledit corpus, qu'elles éclaireraient en lui ajoutant ce qui fait actuellement défaut : un commentaire substantiel mettant en évidence les tenants et les aboutissants des différents extraits abordés, voire de les comparer, en sorte de proposer une sorte de typologie rhétorico-culinaire nourrie au prisme de la littérature.

Pour faire goûter la « saveur » de cet ouvrage, l'on ne saurait raisonnablement présenter in extenso chacune des trente-quatre sections qu'il contient, mais d'en faire

« déguster » un certain nombre de façon à faire ressortir de ce vaste panel de textes (dont la traduction est tirée essentiellement de la Collection des Universités de France) quelques arômes contextuels et autres fragrances verbales. Les « tribulations de l'hospitalité avec Homère » nous convient à la table d'Alkinoos (roi des Phéaciens), en un lieu « où règnent confiance, respect et empathie, qui poussent aux confidences » (p. 11) C'est ainsi qu'Ulysse révèle son identité à ses hôtes, leur fait le récit de ses longues années d'errance. Dans ce contexte, l'homme aux mille ruses rappelle que les lois de l'hospitalité sont souvent bafouées, et plus précisément raillées par Polyphème, comme en témoigne l'extrait présent dans l'anthologie (*Odyssée*, IX, 170-396). De plus, Ulysse – absent depuis vingt ans du pays de ses pères – est également étranger à sa propre table, qu'il devra reconquérir par les armes (c'est-à-dire son « arc bien poli ») face aux prétendants (entre autres Antinoos et Eurymaque qu'il met à mort).

Le lecteur change d'atmosphère avec le « banquet érotico-philosophique » de Platon, le « prince des philosophes », et son *Banquet*, dialogue dans lequel « la philosophie passe pour ainsi dire à table » (p. 35). À Athènes, dans la demeure d'Agathon se donne une réception en son honneur, destinée à célébrer sa première victoire au concours de tragédies des Lénéennes. Comme toujours dans le *symposion* grec, au temps où l'on mange succède celui où l'on boit : comme le note l'auteur, « le cercle des buveurs préfère chez Agathon une modération de bon aloi, mieux à même de délier les langues et de libérer l'esprit sans l'abrutir ». L'occasion est ainsi offerte aux convives de donner leur définition et leur vision du dieu Éros, ce à quoi s'ajoute un éloge de Socrate (*Banquet*, 212c - 222c) : semblable à un silène, animé d'un penchant amoureux vers les beaux garçons, il se révèle gorgé de sagesse (« une fois le silène ouvert »), offrant de lui-même des images fascinantes.

Dans le quatrième chapitre, nous découvrons les extraits de Plaute, homme de théâtre qui en a exercé tous les métiers (des coulisses aux tréteaux) avant de se mettre tardivement à l'écriture. Ce dernier a produit les cent trente pièces qu'on lui prête, et dont une vingtaine nous est parvenue - au nombre desquelles figurent l'*Amphitryon*, la *Comédie à la marmite*, les *Ménechmes*, le *Soldat fanfaron*. S'appuyant sur une galerie de personnages devenus prototypiques (du benêt amoureux au parasite glouton), l'intrigue comique conduit à un dénouement heureux – et dont le banquet forme à la fois l'enjeu et la conclusion, comme le montre par exemple *La comédie des ânes*. Le banquet, temps du bonheur et des plaisirs retrouvés, y consacre le triomphe du rire. Horace, quant à lui, privilégiant un certain art de vivre résumable par la célèbre formule *Carpe diem*, est l'auteur de *Satires* destinées à un

cénacle d'initiés et de lettrés, sorte d'élite sociale et intellectuelle ayant en partage la nourriture, le vin, la gastronomie, mais aussi l'art de la raillerie qui éclate de façon parangonique lors d'un luxueux festin offert à Mécène et à ses amis par Nasidiénus Rufus (II, 8). Cherchant à impressionner son hôte de marque, ce dernier se comporte en « vil courtisan » faisant étalage de la qualité de ses plats, et oubliant un élément essentiel du *convivium* : le fait de parler d'art, de littérature et de philosophie ! Les dîners mondains à la romaine réservent bien des « boires et déboires » aux bourgeois gentilhommes de l'époque, comme le rappelle C. Schneider !

La période postclassique offre également un large échantillon d'événements de table les plus divers, à commencer par les « dîners sadiques » évoqués par Sénèque mettant en scène non seulement la jouissance sadique de l'empereur Caligula à table (*De la colère* II, 33) – où se lit toute l'horreur de la transgression –, mais encore Thyeste, dans le cadre d'un « festin cannibale ». Ce dernier est l'illustration suprême du tabou et de la cruauté paroxystique où se mêlent notamment vengeance disproportionnée et cannibalisme familial. L'extrait de la tragédie intitulée *Thyeste* (V, 3) est comme un point d'arrêt de la pensée, un théâtre impossible au sein duquel la douleur, la colère d'Atrée sont immenses, et sa cruauté monstrueuse.

Avec Plutarque, c'est tout un « guide antique du savoir-vivre » qui nous est proposé. Auteur du *Banquet des sept sages* et des *Propos de table* (« où toutes les voix se font entendre pour la plus grande joie de l'intellect », p. 140), Plutarque introduit son lecteur dans son univers personnel, celui de sa famille, de ses amis et de « ses sociabilités savantes ». Tous les sujets possibles sont abordés dans ces dîners : plus que de savoir, il y est question de savoir-vivre, d'étiquette à l'aune de laquelle sont passées en revue toutes les manières de table. La parole n'est pas laissée en reste dans la mesure où elle se doit de circuler dans l'égalité et l'harmonie. Le « bon » convive saura ainsi éviter tout sujet clivant, médisant ou moqueur. En un mot, il « saura plaire, par son tact, par son esprit, par son affabilité » (p. 140). Les passages tirés des *Propos de table* nous instruisent sur le plan de table idéal, sur le fait d'interroger sans embarrasser ou encore sur celui de railler sans blesser. Dans un autre genre, les dîners qu'évoque Lucien de Samosate sont, quant à eux, « mouvementés » en ce sens que dans tous les récits de banquets de cet auteur syrien né sur les rives de l'Euphrate, se croisent les mêmes personnages qui évoluent dans les mêmes scènes, qu'il s'agisse des avarés et des misanthropes, des nouveaux riches et de leurs parasites, etc. Même les stars du panthéon s'y invitent et se querellent, se livrant à une risible scène de ménage à table (*Dialogue des dieux* 8

(5)). On assiste même à un pugilat général dans *Le Banquet ou les Lapithes* (38 et 43-47) ! Enfin, Venance Fortunat (né dans la haute société italienne en Vénétie), poète très fécond et raffiné, pose « un œil émerveillé sur un monde pourtant dur et un regard empreint de bienveillance et de compassion sur les êtres humains, grands ou petits » (p. 412). Il est l'auteur de courts billets (souvent composés ou lus à table) destinés « à remercier les saintes Radegonde et Agnès des présents que l'abbaye Sainte-Croix lui offrait ». C'est ainsi par un vent « de fraîcheur et d'humanité » (p. 412) que se conclut l'ouvrage de Catherine Schneider, qui vient avantageusement s'ajouter à la liste de ses publications liées à la parole considérée dans ses divers contextes de l'Antiquité à nos jours.

Franck COLOTTE

©Antiquité-Avenir
Mars 2022